

Le Ciel de la Terre

Jean-François Billeter, *Demain l'Europe*, Éditions Allia, Paris, 2018.

«Aux grands maux, les grands remèdes». Peut-être. Parfois. Voyons.

Les grands maux, nous les connaissons, les éprouvons ou, à tout le moins, nous les observons tantôt comme des spectateurs se sachant confusément plus ou moins concernés par ce qu'ils voient, tantôt comme de simples et purs spectateurs interdits par ce qui pouvait encore passer, il n'y a pas si longtemps, pour une nauséuse fiction anticipatoire au goût plus que douteux mais qui, cette fois sans plus de doute possible, ressortit au réel et non plus au seul possible ou à un imaginaire aussi poisseux que terrifiant. On appelle ça «la crise», mais le mot, dont l'étymologie grecque laisse tout de même entendre la possibilité d'un retournement décisif voire salvateur, a perdu, avec bien d'autres, son sel et son sens; sa puissance d'éclaircissement s'est diluée dans l'inconsistance physique, sensible, pour tout dire charnelle, de ce qui n'est plus un monde et dont la face symbolique s'appelle l'insignifiance. La crise est partout, à tous les étages de la société, sous tous les rapports elle menace dit-on. Il faudrait alors en parler au pluriel. Mais à force de la voir partout, elle n'est plus nulle part. On pourrait presque croire, du moins ici, du côté de ce qu'il faut bien nommer les épargnés de l'effilochement de l'histoire, on pourrait presque croire donc que de crise il n'est pas, ou pas vraiment, ou pas à ce point-là. Un scepticisme gâté (à tous les sens du mot), toujours celui des vainqueurs ou, du moins, celui des non-encore-touchés, peut faire accroire que la crise n'est finalement qu'un performatif, une de ces prouesses linguistiques comme notre époque en raffole par ailleurs. Puis nous nous reprenons, ou plutôt nous sommes repris.

Effectivement, quelque chose ne va pas ou ne va plus, ou même n'a peut-être jamais vraiment été comme cela aurait pu ou dû aller, et ce, pas uniquement dans un domaine ou un autre de l'aventure anthropologique, mais bel et bien partout. Métastase planétaire qui affecte tous azimuts notre condition d'humains appareillés en passe de détruire progressivement ou d'un seul coup — la surprise, la catastrophe mutée en apocalypse — leur habitacle: la Terre. Animaux éminemment sociaux dont les valeurs sont manifestement rabattues sur la seule valeur économique au sens monétaire ou plus exactement financier du terme: ironie de ce grand appauvrissement. Sans doute le plus grave, le plus inquiétant, en un mot le plus triste de surcroît, c'est la fuite du langage qui n'est pas sans faire écho à la « fuite des dieux » qui déjà alarmait Hölderlin. La question importante n'est pas celle du « bien dire », question certes légitime en son ordre dirait Pascal,

c'est-à-dire en l'occurrence l'ordre sociologique ou même socio-éducatif, pas plus n'est-ce celle de la « belle langue », question peut-être plus oiseuse, en tous cas réservée à celles et ceux qui n'ont pas « la littérature à l'estomac » mais uniquement « dans la tête », belles âmes qui aiment aussi les lettres avec leur joli cœur comme d'autres pérorant *ad nauseam* sur un grand cru sans jamais vraiment le boire. Le vrai problème, que chacun peut constater au jour le jour, est celui du manque de désir pour dire, selon sa place et sa face, l'existence dans tous ses états. De ce point de vue, le mal ne renvoie pas exclusivement aux analyses effectuées par les spécialistes de la culture, qu'ils viennent de la linguistique et de ses raffinements disciplinaires (psycholinguistique, ethno-linguistique, etc.), de la sociologie ou d'autres disciplines qui se croient plus que jamais obligées de brandir l'estampille « scientifique » pour oser avancer la moindre proposition. La douleur est cuisante, évidente comme l'étaient pour Descartes les « vérités éternelles », en ce qu'elle affecte tous les animaux métaphysiques que compte l'espèce humaine qui est d'abord l'*espèce parlante*¹. Ce n'est pas uniquement (ce qui serait déjà beaucoup, et beaucoup trop) avec la nature, les bêtes, les machines et ce qu'est devenue l'économie que nous nous enlisons dans un écheveau de problèmes, c'est aussi, et c'est bien sûr tout sauf accidentel, avec le langage, donc jusqu'au plus intime de nous-mêmes que le délabrement étend son empire.

Ce pathétique état de fait approximativement rappelé, il n'est pas étonnant, c'est même la moindre des choses, que d'éminents intellectuels non seulement s'intéressent mais en sus tentent d'intervenir dans ce *Kampfplatz* qu'est devenu en si peu de temps notre civilisation. À l'évidence, les contributions sont multiples, les degrés de pertinence varient. On apprend, on s'étonne, on réfléchit, parfois on rit, d'autres fois on aimerait rire, il le faudrait pourtant. Parmi les nombreuses publications de toutes sortes qui accompagnent ce-qui-ne-va-pas, sans prétendre en prendre la mesure exhaustive et sans évidemment les passer au crible de quelque jugement, on peut au moins sans quitter terre distinguer celles qui produisent beaucoup de signes, celles dont la prolixité est d'emblée ce qui les distingue, et les autres, au reste plus rares, qui ne pèsent pas bien lourd dans la main d'un honnête homme mais qui néanmoins épousent pour ainsi dire naturellement l'orbe du lecteur de bonne volonté. De petits livres donc, par le format et le poids, toutes qualités qu'on peut bien considérer comme triviales mais qui, croyons-nous, sont en l'espèce un signe essentiel, peut-être même un critère adéquat à notre problème civilisationnel. Des livres dont la légèreté matérielle fait de proche en proche penser au mot de Nietzsche lorsqu'il évoque ces « pensées qui viennent comme portées sur des pattes de colombes² ».

¹ On n'est pas sans savoir qu'il est devenu tout ensemble inconvenant, rétrograde, ringard et bientôt fascisant de ne serait-ce que suggérer un écart proprement différentiel entre les autres vivants et nous, mais c'est ainsi.

² D'un point de vue « médiologique », comme on peut dire si l'on y tient absolument, peut-être serait-il intéressant d'étudier de façon systématique le rapport entre la pondération d'un volume et sa puissance (ou impuissance) sur le plan de la pensée. La citation de Nietzsche est extraite de *Ainsi parlait Zarathoustra*, « L'heure la plus silencieuse », trad. G.-A. Goldschmidt, Le Livre de Poche, 1983, p. 207.

La tentation est grande, on le sait, d'en tirer un très douteux axiome qui dirait que la qualité de pensée d'un ouvrage est inversement proportionnelle à son abondant nombre de pages. Cette proposition est au moins paresseuse, au pire stupide. Il reste qu'il n'est pas déraisonnable d'avancer que pour des conjonctures exceptionnelles comme l'est celle que nous vivons, le remède adapté réclame une posologie parcimonieuse. Des esprits particulièrement avisés semblent aller dans cette direction, verser dans cette méthode au sens d'un chemin relativement court, peut-être pas une promenade de (bonne) santé mais de « grande santé », chemin possiblement escarpé, parfois étonnamment éclairé (et éclairant) qui invite au pas tonique dans l'air régénérant de la vérité³. C'est bien cette saine brièveté qui caractérise au premier abord le livre que Jean-François Billeter a consacré en toute fin d'année passée à l'Europe. L'auteur est, il est vrai, passé maître dans l'art difficile de la prose concise et claire, avec ce quelque chose de définitif qui jamais cependant ne prête le flanc au dogmatisme. Or, avec ce petit livre, cette « plaquette » dirait-on, toujours fidèlement publié aux précieuses éditions Allia, il touche à nouveau à une sorte de perfection dans la pratique de l'art bref, celui qui va au nerf, sans gras, avec juste l'assaisonnement suffisant et minimal sur le plan rhétorique, ce huilage des paragraphes. Comme on l'a laissé entendre plus haut, les raisons de cette écriture vigoureusement synthétique ne sont pas à chercher dans une quelconque coquetterie éditoriale mais renvoient d'abord à la chose même, à ce dont il est question. Tout se passe comme si lorsque le mal confine à l'hubris, la potion, elle, doit tendre au laconisme le plus rigoureux. « Sur un sujet de pareille importance, écrit Jean-François Billeter, il faut être concis.⁴ » Etre « concis », c'est-à-dire, à la lettre, *couper*, non pas comme le dernier des barbares, ne pas être sanglant, cruel à la limite, si l'on se souvient qu'un des sens du mot renvoie à la crudité des aliments, des mets proposés sans apprêt, sans chi-chi, ici sans verbiage, sans détour ampoulé pour dire ce qu'il faut dire. La vérité n'est peut-être pas forcément « laide », comme l'affirmait le philosophe de Sils Maria, mais elle est assurément cruelle au sens où, comme le réel son double ou son ombre, avec elle on ne négocie pas. À la différence de ce qui se passe à peu près partout aujourd'hui, soit la « vérité » — comme tout autre service — à la carte⁵, la Vérité, le courage de la dire, l'antique et cynique *parrêsia* chère au tout dernier Michel Foucault, ne se propose pas, elle s'impose à nous, et nous serions bien inspirés de ne pas faire semblant de l'ignorer. (Faut-il encore le rappeler? il y va de notre vie ou, mieux, de notre existence, le problème n'est pas prioritairement théorique ou « intellectuel » mais urgemment pratique et existentiel.)

Dans ces conditions, si le propos exige une telle brièveté, c'est finalement pour trois motifs complémentaires. Premièrement, on l'a dit, c'est parce que la chose même le réclame, c'est là une raison proprement ontologique qui implique que l'on soit direct sans pour autant être directif. Deuxièmement, cette urgence

³ On pense particulièrement ici au livre de Bruno Latour *Où atterrir?*, La Découverte, 2017.

⁴ J.-F. Billeter, *Demain l'Europe*, Allia, 2018, p. 10. Abrévié dorénavant *D. E.*

⁵ À quand une application «vérité» sur nos mobiles?

entraîne nécessairement son pendant éthique qui s'actualise dans la sobriété de l'expression. Il s'agit bien de produire des effets sur le lecteur et, par pragmatisme autant que par probité, il convient de lui dire rapidement, clairement et sans concession littéraire ce qu'il mérite d'entendre. Troisièmement, le sobre et le direct trouvent dans l'élégance une forme idoine, autrement-dit une esthétique.

Il reste que pour parvenir à ce que dans un langage aussi délicieusement désuet que techniquement exact on appellera une entéléchie, il faut, on s'en doute, avoir beaucoup travaillé, c'est-à-dire avoir si ce n'est beaucoup lu, tout au moins avoir lu les bons livres, ce qui suppose une capacité d'intellection et de décantation de la pensée qui elle-même implique une expérience du temps (un rythme donc) étrangère au chrono formatage, à la délétère programmation de ce qu'il faudrait dire, penser et publier. Dans le cas qui nous occupe, c'est notamment à la lecture décisive de Ulrike Guérot⁶ que Jean-François Billeter reconnaît avec gratitude sa dette, à ses idées qu'il « considère non comme une simple vue de l'esprit, mais comme une vision d'avenir qu'il faut opposer à l'ignominieux naufrage que connaîtra l'Europe si elle ne se ressaisit pas.⁷ »

Dans cette lignée et au vu de la gravité du cas, il n'est plus temps de se piquer d'originalité, ce qui serait indécent, puéril, débile et ridicule, à la fois une erreur de raisonnement, une faute morale et un manque criant de goût. Aussi, même si c'est dans un tout autre langage et selon des attendus conceptuels forts différents, il n'est pas à la réflexion si étonnant de penser au Husserl de la *Krisis* lorsqu'on lit ce *désir raisonné* d'Europe sous la plume du sinologue genevois qui, dans cette perspective, s'inscrit dans la tradition des grands rationalistes soucieux du cours des choses dans lequel avec tous les autres ils sont embarqués.

Rappel à un usage élargi de la Raison; nécessité d'en appeler à une Idée de la République à la fois consistante, verticale et généreuse; et, *last but not least*, recours encore et toujours à la philosophie sur laquelle on reviendra pour finir. Tels sont les trois principaux axes qui structurent ce percutant essai.

« L'Europe est en crise parce que les Européens ont besoin d'un État européen fort et démocratique, mais tiennent à leurs États nationaux parce que l'union européenne n'est ni forte, ni démocratique. Ils sont pris dans un piège et n'en sortiront qu'en tranchant la question de la souveraineté. Ils ne pourront pas avoir les deux: les souverainetés nationales auxquelles ils tiennent et l'Europe souveraine, forte et démocratique dont ils ont besoin. S'ils ne tranchent pas, ils n'auront ni l'un, ni l'autre. ⁸ » Voilà le genre de proposition qu'on aimerait lire plus souvent. On peut difficilement mieux dire ce qu'est une crise (l'attente, l'appel, le temps venu d'une visée catégorique), avec la responsabilité requise ainsi que la lucidité qui tient d'abord à ne pas se raconter d'histoires à soi-même et par suite à

⁶ D. E. *op. cit.*, p. 19.

⁷ *Id.*

⁸ D. E. *op. cit.*, p. 15.

ses lecteurs en les renvoyant à leur tour à leur propre responsabilité et capacité de sursaut. Telle est la vraie générosité qui s'exprime non sans une certaine rudesse⁹, comme une sécheresse infuse d'un humus qu'il incombe à chacun d'extraire et de faire croître. L'enjeu est bien sûr celui de notre liberté et du bonheur auquel elle participe fondamentalement. Mais cette liberté politique et ce bonheur pour tous possible ne peuvent s'expérimenter que si est rétablie « la primauté du politique sur l'économique.¹⁰ » L'énoncé est d'une simplicité aussi désarmante qu'apparente. Au vrai, il présuppose toute une reprise de la civilisation d'Occident et donc, mais nous ne pouvons nous y arrêter ici¹¹, de la tradition métaphysique. Il reste que ce renversement des priorités ou des puissances ou, mieux encore, en termes spinozistes, ce passage du pouvoir à la puissance n'est ni une lubie de philosophe, ni la marotte d'un égaré, d'un candide perdu au milieu des complexités de notre temps, ni l'hallucination d'un utopiste: l'urgence de ce changement de cap fait partie de ces évidences qu'on évoquait pour commencer, c'est tout simplement une impérative *vérité* qu'au reste on entend souvent dire, mais c'est à croire qu'au plus on dit moins on fait. À cet égard, il est frappant et rassurant de mesurer à quel point, toujours de façon quasi lapidaire, ce petit opus de Billeter nous ramène vers le concret — ce qui du reste n'étonnera pas ses lecteurs coutumiers. En quelques pages, à plusieurs reprises, c'est tout un champ d'effectuations possibles (et donc nécessaires ajouterions-nous en bonne onto/logique spinoziste) qui nous sont proposées, offertes à la sagacité de tous et non seulement des « puissants » (si jamais ils prenaient le temps de le lire), sur le plan politique, juridique, social, économique, intellectuel aussi¹².

Demain l'Europe est un texte de circonstance, plus justement un texte de *condition* ou encore de *situation*¹³, à la hauteur si l'on peut dire de la déliquescence d'une belle et forte idée de la Culture. C'est un texte qui circonscrit, diagnostique ce-qui-ne-va-pas et prend le risque de *l'intervention*, comme Nietzsche en son temps mais sous un horizon de préoccupations en apparence très différentes voire opposées¹⁴. C'est aussi et surtout un texte de philosophie. D'abord, parce que pour penser l'humanité embarquée en de « sombres temps » (Hannah Arendt): « Il

⁹ «*Straight No Chaser*» pour reprendre une expression idiomatique qui donne aussi son titre à un magnifique album de Thelonious Monk.

¹⁰ *D. E. op. cit.*, p. 27

¹¹ Sur les déplacements significatifs du sens et des effets de sens du mot «économie», on lira *Le Règne et la Gloire* de Giorgio Agamben, paru en 2008 au Seuil.

¹² Cf. *D. E. op. cit.*, pp. 16 à19, pp. 28-29 sq et p. 36.

¹³ Au sens fort, noble et métaphysique que Heidegger a donné au mot «site». Une situation donc au sens historial du terme et non seulement historique.

¹⁴ Nous évoquions le spectre de Husserl plus haut, maintenant le fantôme de l'auteur de la *Seconde intempestive*, décidément notre mal vient de plus loin qu'on ne le croit de prime abord.

faudra donc poser des questions philosophiques¹⁵. » Ces questions — et c'est là le second point — réclament à l'occasion l'assomption d'un langage « abstrait¹⁶ » qui n'est pas incompatible, il faut y insister, avec ce que l'auteur appelle « la pratique de la raison¹⁷ », soit une raison incarnée, au sens fort incorporée, qui demande un exercice régulier, tout un art de l'engagement, un sens de la situation accompagné d'une capacité de prendre distance, de faire le pas de côté requis pour mieux retrouver un être-au-monde tout ensemble plus fluide, efficace et poétique. La valeur et l'opérativité de la raison y sont réaffirmées avec fermeté et assurance. Une raison certes nourrie de ce qui fait le meilleur des sages d'Extrême Orient sur lesquelles, pour les motifs qu'on a rappelés en commençant, l'auteur choisit de ne pas faire mention, une raison élargie pourrait-on dire, élargie mais non complaisante. Au contraire, tout se passe avec Billeter comme si notre rationalité n'était jamais autant elle-même, au faîte de sa fécondité, de sa puissance d'intelligibilité que lorsqu'elle s'était pour ainsi dire frottée sans exotisme à d'autres formes de pensée, à d'autres, mais pas absolument autres, manières de dire et d'habiter le monde, notre monde. Une raison voyageuse donc, exigeante, non touristique qui — comme Ulysse — revient sur sa terre natale enrichie, comme patinée, par son inquiétude amoureuse pour l'autre avec un petit «a», un autre jamais substantialisé, réduit à une plate identité. Il s'agit d'une raison — la seule Raison — jamais revenue de tout (la jeunesse de l'Esprit) mais toujours reconnaissante de ce qui fait son cœur, à savoir une Idée, une exigence de pensée et d'être au monde (une façon de se tenir dans l'existence) qui s'appelle Europe. Enfin, si cet opuscule, qui n'est pas non plus sans faire de loin en loin écho aux opuscules de circonstance ou de condition d'une autre éminente conscience philosophique européenne, à savoir un certain Emmanuel Kant, si cet opuscule donc est aussi et d'abord un livre de philosophie, c'est parce que c'est le livre d'un philosophe qui croit utile d'insérer dans cette fulgurante réflexion sur notre devenir possiblement européen un condensé de sa propre philosophie qui elle-même devrait contribuer à orienter différemment notre existence commune sur cette terre. On ne peut insister ici plus avant sur les fondamentaux de ce qu'on a cru bon d'appeler une « philosophie suffisante ». Rappelons seulement que les deux lois d'airain de sa théorie de la subjectivité, la loi dite « d'intégration » et la « loi du fini¹⁸ » sont dûment reprises et, à nouveau, présentées dans un saisissant raccourci lumineux.

Suivre la loi du fini, *s'y tenir*, voilà qui n'a rien à voir avec le dressage psychologique en vogue dans l'empire néolibéral. Il s'agit bien plutôt d'une exigence et d'un exercice qui toutefois ne ressortissent pas uniquement au seul auto-développement d'une subjectivité qui ce faisant déploie son régime d'existence adéquat à l'entière expression de ses potentialités. Revenir au fini, c'est

¹⁵ D. E. op. cit., p. 21.

¹⁶ D. E. op. cit., p. 36.

¹⁷ D. E. op. cit., p. 35.

¹⁸ D. E. op. cit., p. 34.

d'un même mouvement libérateur retrouver une inspiration grecque, autrement-dit renouer avec l'une des aspirations qui faisait le fond culturel de ce qu'on aimerait appeler, en clin d'oeil au dernier Husserl, *l'archè-originaire Europe*¹⁹. Pratiquer la culture du fini, c'est par conséquent, et c'est là l'essentiel, s'engager dans une discipline, donc aussi dans une lutte, visant à contrer le mauvais infini du capitalisme qui « obéit au contraire, dans son ensemble et dans l'activité de ses agents, à une *loi de l'infini* puisque leur activité n'a d'autre fin qu'elle-même et n'a pas de limite intrinsèque.²⁰ » Pas d'autre alternative possible: ou bien la pleine jouissance des effets émancipateurs d'une activité enregistrée au fini, ou bien la poursuite de l'aliénation de toutes nos aptitudes déclinantes dans le régime mortifère de la passivité déguisée en activisme. À la croisée des chemins, au moment oedipien de notre vérité à nous les filles et les fils de plus en plus errants d'Europe, ce qu'il nous est proposé en manière de salut c'est quelque chose que le beau mot d'« aventure » résume assez bien²¹. Or toute aventure digne de ce nom ne va pas sans un peu voire beaucoup d'imagination. Aussi la raison n'atteint sa pleine souveraineté que travaillée par une puissance d'imaginer qui lui confère son humanité, sa capacité formatrice et transformatrice pour ne pas dire proprement révolutionnaire. En ce sens, imaginer, c'est lester la raison, de façon en apparence paradoxale, d'une dimension pratique. L'imagination, une certaine façon d'imaginer qui, c'est l'évidence, est étrangère à tout désir d'évasion, est ce qui transmue la raison comme faculté d'abstraction et d'intellection en un véritable *geste* inscrit dans le réel. Imaginer en raison, c'est par conséquent convertir un jeu avec le possible qui ne prête pas vraiment à conséquences en une effectuation qui ne distingue plus le possible du réel puisque celui-là s'est comme dissout dans celui-ci. Spinozisme quelque peu revisité.

Pour finir cette déjà trop longue présentation d'un texte qui se suffit à lui-même, peut-être convient-il d'en appeler à la réserve de vitalité imaginante qu'est l'enfance pour dire que l'essai de Jean-François en est un bel exemple. Il ne s'agit pas, on s'en doute, de l'enfance comprise chronologiquement comme un âge de la vie passé et dépassé par la maturité de l'âge adulte ou de la supposée sagesse propre au grand âge. L'enfance, telle qu'on la suggère ici, relève d'un temps hors du temps, ce n'est pas un concept chronologique, psychologique, sociologique ou culturel mais une puissance ontologique qui dynamise une subjectivité, sorte de ressort ou de levier que chacun porte en soi mais qu'il n'actualise que trop rarement. Dans cette perspective, ce livre est non pas celui d'un enfant mais celui de l'enfance qui ne cesse de croître, de s'affiner et d'augmenter son appétit

¹⁹ Cf. Ed. Husserl, *La terre ne se meut pas*, Éditions de Minuit, trad. française, 1989.

Il s'agit d'une Grèce à la fois réelle et rêvée, objet d'études indispensables (on pense notamment à Vernant) et support d'un fantasme fécond entretenu, certes de diverses manières, par les plus grands philosophes de la tradition; une Grèce au croisement de la rationalité et de l'imaginaire, une Grèce toujours à venir, et qui en ce sens paradoxal nous a toujours déjà précédé et, pour ainsi dire, nous attend.

²⁰ D. E. *op. cit.*, p. 35.

²¹ D. E. *op. cit.*, p. 36.

d'exister non pas plus mais mieux (l'existence élargie) en libérant²², à l'acmé de la prise de conscience de la crise, la volonté raisonnée de changer la donne en faisant sentir l'urgence sans céder à l'hystérie ou à la panique. Tel est l'esprit d'aventure, peut-être le seul esprit qui mérite qu'on le laisse souffler sans retenue, sans réserve, à la limite jamais franchie d'une certaine insolence; telle est l'imagination en acte, éclairée par la saine raison, imagination fécondante, non délirante, l'une tempérant l'autre et réciproquement.

L'Europe c'est donc demain, c'est-à-dire bientôt, c'est pressant mais non strictement immédiat. Il faut encore un zeste de patience, un effort de médiation, une retenue, une maîtrise très différente de la volonté de contrôle totalitaire d'un humanisme dévoyé, proprement vulgaire, infidèle et ingrat à l'égard de ce que doit être Europe. Il faut le tempo d'une pensée brève, au bord de l'aphorisme, en somme une philosophie endurente qui pudiquement ne pas fait étalage du savoir pour privilégier le désir d'une culture non frelatée. Cette imminence du passage à l'acte, du vrai passage à l'Europe, comme une bouteille à la mer lancée par un fin connaisseur de l'Orient, fait encore penser à ce que Nietzsche disait des anciens grecs qui ne tardaient guère à expérimenter les idées, comme des enfants précisément non gâtés, encore animés par un goût intact de l'aventure ²³. Cela ne revient-il pas à dire au fond ce qu'est en vérité et l'Enfance et cette Grèce-là et l'authentique Europe ?

Il serait temps, dès demain donc, de remettre en pratique cette façon d'exister avec ce livre qu'on invite à lire sans tarder. Son dernier mot est «nouveau». Il se trouve que c'est le même terme qui conclut, avec le poème intitulé «Voyage», dans l'édition de 1861, l'ultime chapitre des *Fleurs du mal*. Outre le fait que cela parle à notre cœur — mais cela est anecdotique, on ne peut pas ne pas percevoir là un signe, le chiffre d'une relance à la fois possible et nécessaire des dès qui font et défont notre histoire, comme une invitation à un tout autre voyage qui est aussi bien un désir d'impossible.

« Aux grands maux, les grands remèdes »? Tout dépend de la façon dont on interprète l'adage. Si l'on comprend « grands » au sens quantitatif ou extensif, alors *Demain l'Europe* ne tombe pas sous le coup de cette grossière sentence; si en revanche la grandeur est intensive, alors la conséquence est bonne. Un petit livre devrait suffire — pour commencer ou recommencer.

²² On pressent des « esprits forts », tout du moins se figurant tels, se gausser en lisant ce qu'ils prendraient pour de la candeur, pour un manque total de réalisme. Lire de cette façon reviendrait à s'engager dans le pire des contresens et, ce faisant, renforcer l'impasse dans laquelle nous sommes effectivement, en confondant candeur et innocence: la première ressortit à une forme de bêtise que passé un certain âge on ne peut plus qu'à la rigueur tolérer; la seconde, au contraire, suppose tout un cheminement, intellectuel et existentiel, pour ainsi dire surmonté ou, pour le dire avec les mots de l'auteur, « intégré ».

²³ Voici ce que Nietzsche écrit à propos du rapport entre savoir et vie dans *La naissance de la philosophie à l'époque tragique de la Grèce*: « Le besoin immodéré de savoir est aussi barbare en soi que la haine du savoir que les Grecs ont maîtrisée par leur sens de la vie. Leur instinct de connaissance était insatiable, car ce qu'ils apprenaient, ils voulaient aussitôt le vivre. »

Olivier Koettlitz